

Regency

La réputation perdue de lord Ballentine

Evie
Dunmore



Evie Dunmore

Evie Dunmore a une passion pour l'Angleterre du XIX^e siècle, notamment la période victorienne. Fascinée par les femmes pionnières de cette époque, elle s'inspire de ces destins singuliers dans ses romans. Saluée comme une nouvelle voix de la romance avec sa série *Les rebelles d'Oxford*, elle est membre de la British Romantic Novelists' Association (RNA).

La réputation perdue
de lord Ballentine

Aux Éditions J'ai lu

LES REBELLES D'OXFORD

1 – Panique chez les Montgomery
N° 13221

EVIE
DUNMORE

LES REBELLES D'OXFORD - 2

La réputation
perdue
de lord Ballentine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
A ROGUE OF ONE'S OWN

Éditeur original
A Jove Book

Published by Berkley, an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House LLC.

© Evie Dunmore, 2020

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteures de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création

de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité

À Brad et à Judy, les personnes les plus authentiquement généreuses, qui me font toujours donner le meilleur de moi-même.

1

Buckinghamshire, été 1865

Une demoiselle ne se vautrait pas à plat ventre sur le tapis derrière le canapé de la bibliothèque pour jouer aux échecs contre elle-même et ne se gavait pas de confiseries avant le petit déjeuner. Lucie savait tout cela, mais c'étaient les vacances d'été les plus déprimantes qu'elle eût jamais connues. Depuis son retour d'Eton, Tommy était devenu un horrible petit prétentieux qui refusait désormais de jouer avec les filles. Cecily, une cousine qui venait d'arriver à la maison, pleurait pour un oui ou pour un non. Et Lucie, à tout juste treize printemps, était trop jeune pour se laisser poliment périr d'ennui. Mère aurait sans doute considéré cela comme une fin glorieuse... mais, aux yeux de la comtesse de Wycliffe, tout valait mieux que se comporter comme un garçon manqué.

Un silence paisible régnait dans la bibliothèque, où flottaient des senteurs de cuir et de poussière. Le soleil matinal éclairait l'échiquier, faisant étinceler la reine blanche tel un phare dans la nuit. Elle était en péril. Un audacieux cavalier lui avait tendu un piège, et Sa Majesté avait le choix entre se sacrifier pour protéger le roi ou abandonner lâchement celui-ci.

Lucie laissait sa main planer au-dessus de la couronne d'ivoire poli, indécise, quand elle entendit des pas rapides dans le couloir. Elle reconnut aussitôt le claquement des talons de sa mère. Étrange. La comtesse de Wycliffe ne courait jamais. Il y avait également d'autres pas, plus lourds.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée.

— Comment avez-vous pu ? s'exclama lady Wycliffe. Comment avez-vous pu !

Lucie tressaillit. La voix de sa mère tremblait de rage. Puis le battant de chêne fut refermé dans un claquement si violent que le plancher vibra.

— Et sans la moindre discrétion ! Dans la salle de bal ! ajouta la comtesse.

— Allons, devez-vous vraiment faire un tel tapage ?

L'estomac de Lucie se noua. C'était son père. Elle aurait reconnu entre mille ses inflexions tranchantes et son timbre froid et désabusé.

— Tout le monde le savait. Et pendant ce temps, j'étais alitée à la maison, ignorant tout !

— Bonté divine, comment la femme de Rochester peut-elle prétendre qu'elle est votre amie, cela me dépasse ! Elle vous rebat les oreilles avec ses ragots, et maintenant, regardez-vous ! Vous avez l'air folle à lier. Bon sang, j'aurais dû la renvoyer chez elle dès hier soir. Il faut dire que c'est bien elle de s'inviter à une heure indue.

— Elle reste ici, décréta mère. Dans cette fosse grouillante de vipères, j'ai besoin d'au moins une personne honnête à mes côtés.

Père éclata de rire.

— Lady Rochester, une personne honnête ? Avez-vous vu son fils, ce minable rouquin ? Je suis prêt à parier mille livres qu'il n'est pas de Rochester.

— Et vous-même, Wycliffe ? Combien d'enfants illégitimes avez-vous eus de vos maîtresses ?

— Voilà qui est indigne de vous, madame.

Un silence tomba sur la pièce, pesant comme une chape de plomb. Le cœur de Lucie battait à tout rompre dans sa poitrine, si fort qu'elle s'étonnait que ses parents ne l'entendent pas.

Puis un sanglot étouffé s'éleva dans l'air, aussi douloureux qu'un coup de poing. Mère pleurait.

— Je vous en supplie, Thomas. Qu'ai-je fait de mal pour que vous n'avez même pas la délicatesse de vous montrer discret ?

— Vous me demandez d'être discret ? Alors qu'on entend vos glapissements à des lieues à la ronde ?

— Je vous ai donné un fils, gémit-elle. J'ai failli perdre la vie en mettant Tommy au monde, et voilà que vous m'humiliez avec cette... cette créature, au vu et au su de tous !

— Sainte Patience, priez pour moi ! Pourquoi m'a-t-on infligé une épouse aussi geignarde ?

— Je vous aime tant, Thomas... Pourquoi, pourquoi ne pouvez-vous m'aimer en retour ?

Un grondement impatient s'éleva.

— J'ai bien assez d'affection pour vous. Et, sachez-le, vos crises d'hystérie ne m'aident pas.

— Pourquoi doit-il en être ainsi ? sanglota sa mère. Pourquoi ne vous suffis-je pas ?

— Parce que, ma chère, je suis un homme. Et maintenant, j'aimerais rester tranquille dans ma bibliothèque, je vous prie.

Après un silence indécis, Lucie entendit un hoquet qui ressemblait à un cri de défaite.

De l'autre côté du canapé, la massive porte de chêne se referma. À présent, le rugissement de son propre poulx assourdissait littéralement Lucie. Avec son bonbon toujours dans la bouche, elle

commençait à avoir du mal à respirer, mais elle craignait d'être entendue.

Elle devait tenir. S'interdire de respirer.

Elle entendit le déclic d'un briquet. Wycliffe venait d'allumer une cigarette. Puis il y eut un craquement sur le plancher, du cuir qui grinçait. Il s'était assis dans son fauteuil.

Les poumons de Lucie étaient en feu, ses doigts plus blancs que des os. Contre les motifs en spirale du tapis, on aurait dit des griffes.

Elle garda pourtant le silence. Devant ses yeux, le roi et la reine n'étaient plus que des taches floues.

Elle pouvait tenir.

L'obscurité gagna les lisières de sa vision. Elle avait l'impression que plus jamais elle ne respirerait de nouveau.

Un froissement de papier. Le comte venait d'ouvrir le journal du matin.

Dans la fraîche verdure des bois de Wycliffe Park, à une lieue de la bibliothèque, Tristan Ballentine, second fils du comte de Rochester, venait de décider qu'il passerait désormais tous ses étés à Wycliffe Hall. Sans doute, pour mettre ce plan en application, devrait-il se lier d'amitié avec Tommy, le Pire Prétentieux d'Eton, mais rien que pour les promenades solitaires du matin, cela en vaudrait la peine. Contrairement aux jardins de son fief familial, où chaque buisson était impeccablement taillé, à Wycliffe Park on laissait libre cours à la nature. Les vieux arbres se tordaient, les buissons s'éten-
daient, les délicates fragrances des fleurs de la forêt embaumaient l'air, et Tristan avait trouvé l'endroit idéal pour lire Wordsworth : une clairière circulaire au bout d'un chemin creux, au centre de laquelle trônait une pierre dressée.

La rosée mouilla le bas de son pantalon quand il contourna le monolithe. Avec sa surface patinée et sa forme haute, on aurait dit un être surnaturel figé dans la pierre depuis la nuit des temps. Bien sûr, à présent qu'il avait douze ans, Tristan n'avait plus l'âge de croire aux lutins et autres créatures féeriques. Son père le lui avait fait comprendre sans la moindre ambiguïté. Ainsi, la poésie était strictement interdite à Ashdown Castle. Les vers romantiques ne s'accordaient pas du tout avec la devise des Ballentine, « Avec vigueur et valeur », mais ici, qui le surprendrait ? Personne ne le verrait lire son exemplaire des *Ballades lyriques* de Wordsworth et de Coleridge.

Il ôta sa veste, l'étendit sur l'herbe et s'y allongea à plat ventre. Le fin lainage de son pantalon lui fit aussi mal qu'une cotte de mailles quand il s'étendit sur le dos, où sa chair à vif le faisait gémir de douleur. Son père lui inculquait ses leçons à coups de fouet et, la veille, le comte s'était montré particulièrement zélé. Une fois de plus. Voilà pourquoi mère avait emmené Tristan – et ses livres de poésie – passer l'été chez son amie lady Wycliffe.

Il chercha une position confortable, en vain. Alors, renonçant à jouer les héros, il déboutonna son inconfortable pantalon.

Il s'apprêtait à l'ôter quand le sol se mit à trembler.

Il se figea. Puis, saisissant sa veste, il se redressa d'un bond et s'éloigna. À peine avait-il pris refuge derrière la pierre levée qu'un cheval noir au galop apparut dans le chemin creux.

L'animal, magnifique, luisait de sueur, et de l'écume volait de son mors. C'était exactement le genre de destrier que chevauchaient les rois et les héros. Il pila net dans la clairière, ses sabots aussi

grands que des assiettes faisant voler des mottes de terre.

Tristan laissa échapper un hoquet de stupeur.

Le cavalier n'était pas un roi ni un héros. Ce n'était même pas un homme.

C'était une fille.

Certes, elle portait des bottes et un pantalon et montait à califourchon comme un garçon, mais aucun doute n'était permis. C'était une fille. Quand l'étalon fit halte et tourna sur lui-même, Tristan vit une cascade de cheveux d'or pâle ruisseler dans le dos de la cavalière, la drapant tel un voile de soie.

Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu bouger. Il la dévisagea, médusé. Était-elle réelle ? Elle avait un visage délicat en forme de cœur, des traits parfaits, des sourcils fins et arqués et un menton petit mais résolu. *Un elfe.*

Un elfe en colère, s'il en jugeait par ses joues rouges et ses lèvres pincées d'un air furieux. Elle semblait prête à se jeter dans la bataille, montée sur son grand cheval noir.

Quand elle se laissa glisser de la selle, Tristan se recroquevilla derrière la pierre. Il aurait dû se montrer, songea-t-il, la bouche soudain parcheminée, mais les mots lui manquaient. Que disait-on à une personne aussi belle, aussi sauvage, aussi fascinante ?

Elle atterrit souplement sur ses pieds et murmura quelques paroles douces à l'animal, puis plus rien.

Tristan glissa un regard discret derrière la pierre. Personne. Sans un bruit, il se laissa tomber à quatre pattes et s'avança. Encore un peu... Enfin, il aperçut la jeune fille étendue sur le dos dans l'herbe, les bras écartés.

Il continua sa prudente progression, puis se redressa et la regarda.

Elle avait fermé les yeux. Ses cils épais ombrèrent ses joues d'ivoire, et sa chevelure d'or pâle l'auréolait tels les rayons d'un froid soleil d'hiver.

Le cœur de Tristan se mit à battre la chamade. Une sourde douleur monta du plus profond de son être, une espérance fiévreuse, une crainte révérencielle... La vie lui offrait une chance inouïe, et il était désespérément incapable de la saisir ! Il ignorait qu'une telle créature existât, sinon dans les contes de fées et les sagas nordiques qu'il dévorait en secret.

Soudain, un piaffement menaçant brisa le silence. L'étalon approchait, oreilles aplaties, babines retroussées.

— Enfer ! marmonna le jeune garçon.

Aussitôt, la fille rouvrit les yeux. Ils se dévisagèrent. Elle était toujours étendue dans l'herbe, et lui debout au-dessus d'elle.

Puis, plus vive que l'éclair, elle sauta sur ses pieds, sa badine à la main.

— Vous ! s'écria-t-elle. Vous n'avez rien à faire ici !

Il l'avait crue plus petite, mais elle était presque aussi grande que lui.

Incapable d'effacer de son visage un sourire idiot, il répliqua :

— Oh, mais je suis...

Deux yeux d'argent en fusion le fusillèrent.

— Le fils de lady Rochester, je sais.

Il eut au moins la présence d'esprit de la saluer d'un hochement de tête. Plutôt réussi, à son avis.

— Tristan Ballentine, à votre service.

— Vous étiez en train de m'espionner !

— Non ! Enfin, si. Un peu, admit-il à contrecœur.

Il se souvint alors que le haut de son pantalon était entrouvert. Dans un réflexe, il voulut le fermer.

La fille baissa les yeux vers ses mains, puis elle émit un hoquet de stupeur.

Un instant plus tard, elle avait levé la main et, dans un sifflement, sa badine avait fendu l'air en direction du visage de Tristan. Une brûlure cuisante lui embrasa la joue gauche. Il recula en titubant, une main sur sa pommette, désorienté par la douleur.

Quand il retira sa main, ses doigts ruisselaient de sang.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Je n'ai rien fait pour mériter cela, dit-il.

Une lueur d'indécision, peut-être de remords, atténua brièvement la rage qui luisait dans le regard de la fille. Puis elle agita de nouveau sa badine d'un geste résolu.

— Vous n'avez encore rien vu, menaçait-elle. Fichez-moi la paix, sale petit rouquin.

Le visage de Tristan le brûla de plus belle, mais cette fois ce n'était pas à cause du coup reçu. Il savait qu'il n'avait pas grandi d'un pouce depuis son anniversaire et commençait à craindre de ne pas avoir hérité de la haute taille qui était la marque des Ballentine. Son frère Marcus ne le surnommait-il pas « l'avorton » ? Il serra son poing poisseux de sang. Si elle avait été un garçon, il l'aurait rouée de coups, mais un gentleman ne levait pas la main sur une femme. Jamais. Même si elle lui donnait envie de hurler de rage. Marcus aurait su s'occuper de cette harpie et de son fouet. Tristan, lui, ne put que battre précipitamment en retraite, la pommette en feu, oubliant les *Ballades lyriques* dans l'herbe humide.

2

Londres, 1880

Si Lucie était née homme, jamais elle ne se serait trouvée dans une telle situation. On ne l'aurait pas fait attendre dans une antichambre où flottait une odeur de renfermé, à compter les minutes qu'égre-
nait laborieusement une antique horloge murale. Le secrétaire ne lui aurait pas jeté des regards soup-
çonneux depuis son petit bureau méticuleusement ordonné. D'ailleurs, elle n'aurait même pas eu besoin de se déplacer ce jour-là. M. Barnes, éditeur et pro-
priétaire de la moitié de la maison d'édition London Print, aurait signé le contrat depuis des jours. Au lieu de cela, il « rencontrait des obstacles » pour mener à bien leur arrangement. Naturellement. Il y avait les choses qu'une femme pouvait faire pour la simple raison qu'elle était une femme, comme s'évanouir pour une broutille, et les choses qu'une femme ne pouvait pas faire, également parce qu'elle était une femme. Et manifestement, une femme ne pouvait pas acheter cinquante pour cent d'une maison d'édition.

Elle laissa sa tête retomber contre le lambris sombre... avant de se rappeler, trop tard, qu'elle portait un chapeau quand le couvre-chef s'écrasa contre le bois en protestant.

Au nom du Ciel, elle touchait presque au but ! Barnes et elle avaient échangé une poignée de main qui scellait leur accord. Apparemment, il était pressé de vendre ses parts pour s'en aller aux Indes. Comme bien souvent dans le combat qu'elle menait, tout n'était qu'une question de temps. Hélas, la patience n'était pas sa vertu première.

Derrière ses paupières alourdis par la lassitude, son esprit explora paresseusement la maison London Print. Vu de l'extérieur, le siège de l'éditeur offrait une apparence moderne et séduisante. L'immeuble de trois étages à la façade de granit grise et lisse était situé dans une rue de Londres où les prix ne cessaient de monter. Cela convenait parfaitement à une entreprise dont les deux périodiques phares atteignaient chaque mois plus de quatre-vingt mille lectrices des classes moyennes et supérieures. Toutefois, les étages réservés aux bureaux étaient aussi ternes que les choix éditoriaux de cette maison – les tables étaient trop petites, les pièces trop sombres et l'entrée réservée à la seule femme qui travaillait ici, la fille de M. Barnes, qui officiait en tant que dactylographe, faisait passer par un escalier de service étroit envahi de toiles d'araignée. Si Lucie s'occupait sérieusement de cet endroit, cette entrée serait la première chose qu'elle éliminerait.

Le léger tintement d'une sonnette lui fit entrouvrir les paupières.

Le secrétaire venait de se lever.

— Lady Lucinda, si vous voulez bien me suivre.

Quand elle entra dans le bureau de M. Barnes, il s'approcha d'elle de son habituelle démarche pressée, lui prit son chapeau et sa veste de tweed pour les suspendre à un portemanteau déjà surchargé, puis lui proposa une tasse de thé tandis qu'elle

s'asseyait devant son bureau. Elle déclina son offre. Elle avait un train à attraper pour rentrer à Oxford.

Depuis son petit bureau de dactylographe dans un angle de la pièce, Mlle Barnes lui lança des regards à la dérobée. Lucie la salua d'un hochement de tête. Aussitôt, l'autre baissa les yeux vers sa machine à écrire. Bonté divine, Lucie était la dirigeante du mouvement pour le suffrage féminin, pas une criminelle en liberté ! Mais, manifestement, pour bien des gens, c'était du pareil au même...

M. Barnes lui jeta un regard tout aussi méfiant.

— C'est le conseil d'administration, plaida-t-il. Il se demande pourquoi cela vous intéresse de reprendre des titres tels que *The Home Counties Weekly* ou *The Discerning Lady's Magazine*.

— Pas de les reprendre, rectifia-t-elle, mais d'en être copropriétaire. Quant à mes raisons, elles n'ont pas varié. Ces magazines connaissent une diffusion remarquable, touchent un large lectorat et disposent encore d'une grande marge de progression. Par ailleurs, en faisant l'acquisition de *Pocketful of Poems*, vous avez démontré que London Print pouvait s'introduire avec succès sur le marché du livre. Toute personne ayant des visées sur le monde de l'édition serait intéressée, monsieur Barnes.

Et, plus important encore, il n'y avait que deux autres actionnaires, chacun possédant vingt-cinq pour cent de London Print. Non seulement aucun d'eux ne serait majoritaire, mais l'un d'entre eux, apparemment, résidait à l'étranger. En d'autres termes, elle aurait les coudées franches pour prendre les décisions éditoriales.

— Tout cela est exact, acquiesça M. Barnes, mais jusqu'à notre dernier entretien, le conseil ignorait que vous étiez derrière le consortium d'investissement.

— Je crains de ne pas comprendre en quoi cela pourrait affecter notre accord.

Le crâne luisant de sueur, M. Barnes tira sur sa cravate d'un geste nerveux. Lucie exerçait invariablement cet effet sur les hommes. Elle les mettait mal à l'aise.

— C'est parce que vous êtes très puissante, lui avait expliqué son amie Hattie. Peut-être devriez-vous essayer de vous montrer plus souriante, cela les rassurerait.

Juste pour voir, elle étira les lèvres en regardant M. Barnes.

Une lueur d'effroi passa dans le regard de celui-ci.

Avec des gestes théâtraux, il ôta ses lunettes et les plia, avant de la regarder enfin dans les yeux.

— Madame, dit-il, permettez-moi d'être franc...

— Je vous en prie, répondit-elle.

La franchise avait toujours été son mode de communication préféré.

— Vous êtes assez active en politique, commençait-il.

— Je dirige le mouvement des suffragettes de Grande-Bretagne, précisa-t-elle.

— Tout à fait. Et, en tant que telle, vous êtes probablement consciente d'être... hum... une personnalité publique assez controversée. Je crois d'ailleurs l'avoir lu récemment dans un article du *Times*.

— Les termes exacts de l'article étaient « dangereuse provocatrice » et « insupportable mégère », rectifia-t-elle.

— Eh bien... en effet, concéda-t-il d'un air gêné. Vous comprendrez donc que le conseil d'administration se demande pourquoi une personne qui conteste ouvertement l'ordre social souhaite acquérir des magazines aussi convenables. Sans parler d'un recueil de poèmes romantiques.

— On dirait que le conseil me soupçonne d'avoir des projets cachés, monsieur Barnes, répondit-elle d'un ton égal. De chercher à semer la révolte chez les femmes respectables par le biais du *Home Counties Weekly*, plutôt que de vouloir simplement faire une affaire intéressante.

— Ah, ah ! s'esclaffa-t-il.

Sans le moindre doute, c'était exactement ce qu'il redoutait.

— Non, bien sûr, reprit-il d'un ton plus sérieux. Vous ne feriez que perdre toutes vos abonnées.

— C'est exactement mon avis. Laissons donc *The Female Citizen* se charger de semer la révolution !

À la mention du journal aux vues radicalement féministes, M. Barnes tressaillit, mais il se ressaisit rapidement.

— Avec tout le respect que je vous dois, madame, l'édition exige une passion pour les sujets abordés et une connaissance intime de son lectorat. *The Discerning Lady's Magazine* et *The Home Counties Weekly* s'intéressent à l'univers des femmes d'un bon milieu social.

— Cela ne devrait pas être un problème, puisque je suis moi-même issue d'un bon milieu social, répondit-elle poliment.

« Ce qui n'est pas votre cas, monsieur Barnes », s'interdit-elle d'ajouter.

Il parut un peu perdu.

— Certes, mais ces titres promeuvent des centres d'intérêt féminins des plus respectables. La mode, le foyer, une vie de famille heureuse et chaleureuse...

Il se tourna vers le coin de la pièce d'où l'on n'entendait plus monter le cliquetis de la machine à écrire depuis un petit moment.

— N'est-ce pas, Beatrix ?

— Tout à fait, papa, répondit-elle aussitôt.

Manifestement, elle n'avait pas perdu un mot de leur échange.

Lucie se tourna vers elle.

— Mademoiselle Barnes, lisez-vous *The Home Counties Weekly* et *The Discerning Lady's Magazine* ?

— Naturellement, madame. Chaque numéro.

— Êtes-vous mariée ?

Mlle Barnes rougit comme une pivoine.

— Non, madame.

— Voilà qui est sage, approuva Lucie.

Puis, se tournant vers M. Barnes, elle poursuivit :

— Puisque Mlle Barnes est une lectrice avide de ces deux titres, j'en déduis que le fait d'être une femme célibataire n'empêche pas d'être ouverte à des centres d'intérêt féminins *respectables*.

À présent, il semblait totalement perdu.

— Oui, dit-il en se ressaisissant, mais ma fille lit ces journaux parce qu'elle espère atteindre ces objectifs, et dès que possible.

Ah.

Contrairement à elle, qui ne nourrissait aucun de ces projets. *Un foyer. Une vie de famille heureuse.* Elle en oublia un instant le fil de ses pensées. C'était absurde – elle n'aurait pas dû se laisser déstabiliser aussi facilement –, mais Barnes avait dit vrai. Elle ne possédait pas ces qualités qui plaisaient aux hommes, la silhouette aux courbes rondes ou les yeux de biche de Mlle Barnes, promesses de tout le confort domestique dont un mari pouvait rêver.

Non seulement elle était une activiste politique mais, à bientôt trente ans, elle était presque une vieille fille qui n'intéressait plus aucun gentleman célibataire du royaume. D'autant que ses atouts étaient bien maigres. Son salon était occupé par une presse d'imprimerie, et sa vie se partageait entre la noble cause des libertés féminines et un chat

tyrannique. Elle n'avait pas de place pour une présence masculine en demande perpétuelle d'attention.

De plus, son combat principal était une guerre contre l'acte de propriété des femmes mariées, la raison même de sa présence ici aujourd'hui dans le bureau de M. Barnes. À moins que l'acte ne soit amendé, voire aboli, elle perdrait son modeste fonds en fidéicommiss si elle venait à se marier, ainsi que son nom et son identité légale. Elle deviendrait, littéralement, une possession, et tout espoir d'obtenir le droit de vote lui échapperait définitivement. Sombre perspective... Ce qu'elle voulait, c'était une voix au chapitre chez London Print. Et, apparemment, on la lui refusait.

Elle avait honte de ce qu'elle s'apprêtait à dire, mais elle n'avait pas supplié une douzaine de femmes du meilleur monde d'investir avec elle dans cette entreprise pour leur avouer qu'elle avait échoué juste avant la ligne d'arrivée. Barnes était-il seulement conscient de la difficulté – pour ne pas dire de l'impossibilité – de trouver ne fût-ce que dix femmes fortunées en Grande-Bretagne capables d'utiliser leur argent comme bon leur semblait ?

D'une voix qu'elle espérait détendue, elle répliqua :

— La duchesse de Montgomery appartient au consortium d'investissement, comme vous le savez peut-être.

M. Barnes sursauta.

— En effet, en effet.

Elle lui décocha un regard sévère.

— Je dois la rencontrer prochainement pour l'informer de l'avancement de notre projet. Je crains qu'elle ne soit... terriblement déçue d'apprendre que notre proposition n'a pas été jugée recevable.

Et une duchesse terriblement déçue, c'était un duc terriblement contrarié. Un duc puissant

terriblement contrarié. Un duc dont l'influence s'exerçait jusqu'aux Indes lointaines.

M. Barnes sortit de sa veste un grand mouchoir pour se tamponner le front.

— Je ne manquerai pas de présenter vos... hum... arguments au conseil, promit-il. Je suis sûr que cela répondra amplement à toutes leurs interrogations.

— Je n'en doute pas.

— Je vous propose de nous revoir en début de semaine prochaine.

— Très bien, monsieur Barnes. Je serai là mardi.

Quand Lucie sortit de la gare d'Oxford, les clochers et les pinacles de la ville se fondaient déjà dans le crépuscule, mais les bâtiments de pierre blonde de l'université rayonnaient encore de la chaleur du jour, même après le coucher du soleil. En temps normal, le spectacle de la vieille cité apaisait toujours la jeune femme quand elle rentrait de Londres. Les murs et les salles de la prestigieuse académie, qui n'avaient guère changé depuis la dernière croisade, étaient aussi étroitement imbriqués dans la vieille ville que les traditions scolaires absurdes qui en tissaient la vie sociale. Cela apportait une reconfortante sensation de permanence, raison pour laquelle Lucie avait élu domicile à Oxford une dizaine d'années auparavant. Certes, d'autres motifs avaient justifié son choix. Les loyers étaient considérablement plus modestes à Oxford qu'à Londres et, bien qu'on fût loin des yeux de la bonne société, ce qui était une bénédiction, on avait facilement accès à Westminster grâce au train.

Elle regrettait parfois que les collèges pour jeunes filles n'aient ouvert que l'année précédente, alors qu'elle était déjà trop âgée et trop célèbre pour y être admise. Mais, autrefois, elle avait au moins

eu la chance de pouvoir engager des professeurs reconnus pour recevoir des cours privés d'algèbre et de latin.

Toutefois, si elle avait choisi Oxford, c'était avant tout parce que la ville n'avait pas été abîmée par le temps. Le simple trajet à pied pour rentrer à la maison l'aidait à remettre les choses en perspective, de la même façon qu'aurait pu le faire l'immensité de l'océan. Qu'était le fait d'avoir été bannie de sa famille, comparé au spectacle de ces murs qui gardaient sept siècles des connaissances humaines les plus élevées ? À moins d'un mile à l'est de sa maison, dans Norham Gardens, des génies tels qu'Isaac Newton¹, John Locke² ou Jeremy Bentham³ avaient travaillé. Lors des rares occasions où elle laissait son imagination s'envoler, elle se représentait ces brillants esprits du passé l'entourant tels des aïeux aux allures de fantômes bienveillants qui lui murmuraient des encouragements, car eux aussi s'étaient autrefois dévoués à des causes que leurs contemporains jugeaient absurdes.

Ce soir, toutefois, elle ne trouva pas d'apaisement dans la vue de la vieille cité. Quand elle parvint sur le seuil de sa maison, elle était d'humeur sombre et ses jambes la soutenaient à peine. À cette heure tardive, elle ne pouvait plus rendre visite à ses amies, même si Catriona était probablement encore au travail sur quelque antique parchemin dans l'appartement de son père au collège Saint-John.

Renonçant à aller la voir, elle ouvrit la porte. Se lamenter sur ce poltron de Barnes ne lui rendrait

1. Isaac Newton (1642-1727), mathématicien et savant anglais. (N.d.T.)

2. John Locke (1632-1704), philosophe anglais. (N.d.T.)

3. Jeremy Bentham (1748-1832), philosophe et réformateur anglais. (N.d.T.)

aucune sérénité. Elle regrettait de ne plus avoir Thunder, car une bonne chevauchée aurait apaisé sa tension nerveuse. Elle n'avait pas revu son cheval depuis qu'elle avait quitté Wycliffe Hall, dix ans plus tôt, et pour ce qu'elle en savait, l'étalon était probablement mort depuis longtemps. Peut-être, songea-t-elle en remontant le couloir faiblement éclairé, devrait-elle cesser d'utiliser son titre de noblesse. Voilà un moment qu'elle n'était plus une lady que sur le papier.

En traversant le salon, elle salua tante Honoria qui posait pour l'éternité dans son cadre accroché au mur, puis elle fit halte devant le petit salon. Un sourire amusé étira ses lèvres. Non, ceci n'était pas la demeure d'une dame de la haute société. La table à la surface abîmée au centre de la pièce était entourée de chaises dépareillées et jonchée de plans d'action, de tasses vides et d'une lettre d'information du mouvement pour le suffrage des femmes en cours de rédaction. Contre le mur de gauche se trouvait une machine à coudre qui servait essentiellement à réaliser les bannières et les écharpes des manifestantes. Dans un coin, sur la droite, une plante de la taille d'un homme avait depuis longtemps rendu l'âme. Aucune invitation de familles bien placées n'ornait le manteau de la cheminée, et le mur autour de l'âtre était recouvert de coupures de journaux jaunissantes, ainsi que d'un tableau où elle avait brodé sa citation préférée de Mary Wollstonecraft : « Je ne souhaite pas que les femmes aient du pouvoir sur les hommes mais sur elles-mêmes. »

Pire que tout, cette pièce avait, à l'occasion, abrité des prostituées d'une maison close d'Oxford, qui avaient entendu parler d'elle par le bouche-à-oreille et sollicité son aide. Parfois aussi, elle accueillait

des célibataires qui venaient, l'air embarrassés, se renseigner sur les méthodes contraceptives. Même les amies de Lucie ignoraient ces visites, car s'il était très à la mode de sauver des « femmes perdues » sous le gouvernement de lord Gladstone, Lucie ne savait pas celles-ci. Elle les assistait de la façon que celles-ci estimaient utile, ce qui était tout à fait scandaleux. Aussi le mot d'ordre était-il « discrétion », car elle ne devait pas mettre inutilement en danger la réputation de ses troupes de suffragettes. Toutefois, il ne fallait pas se bercer d'illusions : la plupart des dames dignes de ce nom auraient fui cette maison si elles avaient été au courant.

De légers coussinets frappèrent le plancher tandis qu'une tache sombre venait vers elle. Puis, s'aidant de ses griffes, Boadicée remonta le long de sa jupe et se percha sur son épaule gauche.

— Bonsoir, le chat.

Sa douce fourrure contre la joue de Lucie était chaude et rassurante. En réponse, l'animal frotta son nez contre le front de la jeune femme.

— La journée s'est bien passée ? s'enquit celle-ci en roucoulant.

Nouveau frottement. Levant une main, Lucie caressa la chatte entre les oreilles, puis le long du dos. Satisfaite, Boadicée sauta sur le sol et se dirigea vers son coin près de l'âtre, sa queue à la pointe blanche levée bien droit tel un point d'exclamation.

Dans un soupir d'épuisement, Lucie fit glisser sa sacoche de son épaule. Elle avait encore du travail, mais il lui fallait d'abord manger, car après une journée de jeûne, son estomac commençait à protester bruyamment.

Mme Heath, qui s'était depuis longtemps habituée à ses déplorables habitudes alimentaires, avait laissé une casserole de ragoût froid sur le poêle de

la cuisine. Le journal du matin était placé sur la table, à côté d'une assiette creuse propre.

Lucie le parcourut tout en mangeant et en émettant des claquements de langue agacés devant les titres des rubriques politiques. À la page des petites annonces matrimoniales, un fermier gagnant trente-deux livres par an cherchait une femme d'une quarantaine d'années pour s'occuper de ses cochons et de ses cinq enfants – dans cet ordre. Lucie marmonna de plus belle. Quand elle retourna à son bureau dans le petit salon, nourrie et informée, la nuit était tombée derrière les rideaux de la fenêtre.

Ce soir, la pile de correspondance en cours la plus élevée se trouvait sur le côté « éducation féminine » de son bureau. Lucie venait de poser son stylo sur une feuille de papier quand elle entendit un éclat de rire. Fronçant les sourcils, elle leva les yeux. Ce rire haut perché était celui de Mabel, lady Henley, une veuve et camarade suffragette qui louait l'autre moitié de la maison. On aurait dit qu'elle se trouvait juste derrière la fenêtre aux rideaux fermés. Connaissant lady Henley, une seule raison pouvait expliquer ce gloussement de vierge effarouchée. De fait, un instant plus tard, une voix mâle au timbre grave s'éleva.

Le stylo de Lucie continua de gratter le papier. Encore des éclats de rire. La vie privée de sa voisine ne la regardait pas. Si elle était assez audacieuse et assez discrète, une veuve pouvait s'accorder certaines libertés interdites aux célibataires. D'après ce que Lucie était contrainte d'entendre à travers le mur mitoyen, lady Henley se montrait parfois audacieuse, pour ne pas dire téméraire, bien que pas toujours discrète. Mais, après tout, bien des hommes installaient leur maîtresse dans un appartement confortable pour prendre leur plaisir quand

ils en avaient envie, et tout le monde feignait de ne rien remarquer.

Un glapissement féminin excité passa par la fenêtre aux rideaux fermés. Hélas, veuve ou non, aucune femme n'était à l'abri du scandale. Et si lady Henley n'était pas inscrite à l'université, elle fréquentait les étudiantes d'Oxford par le biais du groupe de suffragettes. Par conséquent, tout ce qui pouvait ternir sa réputation ternirait également celle des étudiantes, même si ces dernières se comportaient de la façon la plus respectable.

Contournant le bureau, Lucie alla ouvrir les rideaux. Deux têtes se tournèrent aussitôt vers elle. Lucie se composa un regard sévère.

Avant de laisser échapper un hoquet de stupeur.
Enfer, non !

Dans la lumière provenant de la pièce, elle reconnut, sans surprise, une lady Henley tout excitée. Quant à l'homme... Lucie n'en connaissait qu'un dans tout le royaume qui fût doté de pommettes aussi bien découpées.

Sans réfléchir, elle remonta la vitre à guillotine.
— Vous ! marmonna-t-elle.

3

Tristan, lord Ballentine. Libertin, séducteur et cauchemar de sa jeunesse.

Avec sa cravate de travers et ses cheveux décoiffés par des doigts fiévreux, il ressemblait exactement à l'homme qu'il était. Le cœur de Lucie battit nerveusement. Que faisait lord Ballentine devant chez elle ?

Ses émotions, s'il en ressentait, étaient indéchiffrables. Il observa Lucie de son habituelle expression d'ennui poli, puis les coins de ses lèvres s'étirèrent.

— Lady Lucie. Quelle agréable surprise !

Sans la quitter des yeux, il esquissa une petite courbette.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'un ton monocorde.

Un sourire carnassier passa sur son visage.

— J'avais une charmante conversation. Jusqu'à ce qu'une grincheuse ouvre sa fenêtre.

Voilà un an qu'elle ne l'avait pas croisé. Il était rentré six mois plus tôt de la guerre en Afghanistan, et la presse s'était largement fait l'écho de la Victoria Cross qu'il avait reçue pour bravoure exceptionnelle sur le champ de bataille.

Toutefois, médaillé ou non, il restait un libertin. Lucie savait qu'il avait harcelé Annabelle lors du bal du Nouvel An de lord Montgomery. Et, à présent,

voilà qu'il venait exercer ses talents de séducteur jusque sous ses fenêtres.

— Je présume que vous avez déjà été présentés ? intervint lady Henley.

Lucie la regarda en battant des paupières. Elle avait complètement oublié sa présence.

— Lord Ballentine est un vieil ami de mon frère, expliqua-t-elle.

— Oh. Très bien, répondit Mabel, qui parut se détendre.

Elle avait un faible pour cet homme et ne s'en cachait pas. Naturellement, il devait y être habitué. Depuis les débutantes jusqu'aux mères de famille, toutes les femmes ou presque s'imaginaient qu'elles étaient éprises de lord Ballentine. Peut-être cela s'expliquait-il par la beauté exceptionnelle que lui valaient sa chevelure auburn aux reflets soyeux, ses yeux d'ambre aux cils interminables, les angles rudes de sa mâchoire virile et ses lèvres d'une douceur presque indécente.

Des siècles de croisements généalogiques exigeants, ainsi que la bonne volonté imméritée de pouvoirs supérieurs, lui avaient donné le visage d'un archange, mais c'était la promesse de plaisirs dépravés, clairement lisible derrière ses traits parfaits, qui le rendait si attirant – la moue sensuelle de ses lèvres, l'éclat canaille de son regard qui semblait murmurer : « Avouez-moi vos désirs, même les plus fous, car rien ne saurait me choquer. » Lady Henley, manifestement tombée sous son charme obscur, était prête à se jeter dans la gueule du fauve comme une mouche dans une plante carnivore.

Lucie jeta un regard appuyé à sa voisine.

— Vous me pardonnerez de me montrer aussi directe, mais vous n'avez rien à gagner à faire plus ample connaissance.

— Plus ample connaissance..., répéta Mabel d'un ton perplexe.

— Avec lord Ballentine, précisa Lucie en jetant un regard à l'intéressé, qui venait de se composer une attitude trompeusement désinvolte.

L'expression de lady Henley se refroidit aussitôt.

— Vous êtes bien bonne de m'avertir.

Lucie savait qu'elle allait trop loin, mais ce fut plus fort qu'elle.

— Vous risquez d'attirer l'attention, insista-t-elle.

— Personne ne nous voit. Il y a un buisson.

Elle désigna du menton l'immense rhododendron qui les protégeait. Déjà, tout son corps se tournait de nouveau vers le vicomte.

Une désagréable sensation courut dans la nuque de Lucie.

— Peut-être, mais cela reste une attitude risquée pour une suffragette.

Lady Henley, plus têtue qu'une mule, fronça les sourcils.

— Ah oui ? N'avez-vous pas affirmé que les femmes devaient répondre à leurs propres désirs ?

— Elle a dit cela ? murmura lord Ballentine d'un air fasciné.

Lucie se força à desserrer les dents.

— Le contexte était légèrement mais significativement différent. Et je crains que nous n'ayons déjà assez de scandales potentiels parmi les étudiantes cette année.

Lady Henley pinça les lèvres.

— Très bien. Il se fait tard, non ?

Elle jeta à Ballentine un regard insistant qui ressemblait fort à une invitation à se retirer... ensemble.

— Je vous aurai prévenue, marmonna Lucie avant de refermer sa vitre.

Ou, plutôt, d'essayer de la refermer. Bon sang, le panneau était bloqué. Elle appuya plus fort. En vain. Lady Henley pencha la tête de côté d'un air impatient. Quant à Ballentine, il regardait Lucie lutter contre la fenêtre avec un intérêt croissant.

Une sueur froide inonda Lucie. Que se passait-il ? Elle serra les dents. Par tous les feux de l'enfer, le panneau refusait obstinément de coulisser !

— Permettez-moi de vous aider, proposa Tristan en s'approchant.

— Inutile, je...

Étirant ses grandes mains, il posa les doigts sur le cadre de bois. Dans un glissement lent et régulier, la vitre descendit et se posa avec douceur sur le rebord de la fenêtre qui les séparait.

À présent, le visage de Lucie se reflétait sur la fenêtre, déformé, avec ses sourcils froncés et ses cheveux raides qui s'échappaient sans grâce de son chignon.

De l'autre côté de la fenêtre, Ballentine darda sur elle un regard si étincelant d'arrogance qu'on eût dit un phare dans la nuit.

Lucie ferma les rideaux d'un geste rageur.

— Ne faites pas attention à elle, dit alors la voix assourdie de Mabel. Ce n'est qu'une vieille fille grincheuse.

Lucie pivota sur ses talons. Elle regarda dans le salon, mais sa vision était obscurcie et son cœur battait aussi vite que si elle avait couru le marathon. Une réaction physique parfaitement grotesque, songea-t-elle. Rien ne justifiait une telle émotivité ! Toutefois, elle devait quitter les lieux... à moins d'avoir envie d'assister aux ébats de Ballentine et de lady Henley à travers le mur mitoyen.

Percevant sans doute son changement d'humeur, Boadicée s'approcha d'elle depuis son coin préféré,

ses yeux plus dorés que jamais dans la lumière de la lampe à gaz. Elle se frotta contre les jupes de Lucie jusqu'à ce que celle-ci se penche pour la caresser. Au contact de la fourrure douce sous ses doigts, la jeune femme sentit son pouls s'apaiser.

Elle n'avait nul besoin de craindre que lady Henley ne se jette dans les flots de l'Isis¹ à cause de Ballentine, comme d'autres avant elle avaient menacé de le faire. Sa voisine n'était plus une gamine. Et la réputation de séducteur du vicomte l'avait de toute façon précédé. Il était même la dernière personne au monde à tenter de cacher ce qu'il voulait vraiment. Ce qui était sans doute un calcul habile, songea-t-elle. Une façon d'encourager ses conquêtes à tenter de le ramener dans le droit chemin grâce à la force de guérison de l'amour féminin. Un bon nombre de femmes infortunées s'étaient probablement déjà prises à leur propre piège.

Ayant rassemblé son encrier, un buvard, un stylo-plume et ses notes, Lucie se dirigea vers la porte. En chemin, elle prit un châle. Il y avait toujours des courants d'air dans la bibliothèque de Lady Margaret Hall.

Elle sortit en trombe et dévala les marches du perron, avant de faire une pause pour prendre une ample inspiration. L'air frais de la nuit apaisa bientôt son visage brûlant.

— On se promène ? demanda alors une voix virile dont les inflexions suaves semblaient l'enlacer par la taille.

Les poings serrés, Lucie pivota lentement sur ses talons. Tristan était adossé au rebord de la fenêtre, une cigarette entre les doigts. Près de lui, sa canne de marche était appuyée contre le mur,

1. Isis : nom que l'on donne à la Tamise à Oxford. (*N.d.T.*)

son pommeau couleur d'ambre luisant tel un œil maléfique dans le rayon d'un lampadaire.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps, ironisa-t-elle.

Lady Henley avait disparu du paysage.

— Le cœur n'y était plus, répondit-il en soufflant un nuage de fumée.

— Quel dommage.

Un petit sourire étira les lèvres du vicomte.

— Bien au contraire. Cela a été plutôt amusant.

Il s'écarta du rebord de la fenêtre et s'approcha de Lucie, sa haute stature projetant vers elle une ombre menaçante. Aussitôt, une étrange sensation s'éveilla au plus secret d'elle-même, comme si une centaine de papillons de soie s'agitaient soudain. *Enfer*. En son absence, elle oubliait toujours combien il était imposant... et chaque fois que leurs chemins se croisaient de nouveau, elle s'en souvenait avec une intensité presque douloureuse.

La première fois que les papillons s'étaient manifestés, c'était un jour où elle interpellait des députés dans un couloir de Westminster. Tristan était sur le point de quitter le pays pour la première fois – sur ordre de son père, avait-elle supposé, car il n'y avait pas un soupçon de discipline militaire en lui. Quand il était soudain apparu devant elle, une bouffée de chaleur l'avait traversée, la clouant sur place. Prise au dépourvu, elle n'avait pas eu le temps de chausser les lunettes émotionnelles qui lui montraient l'exaspérant rouquin d'autrefois. Au lieu de cela, et comme tout le monde autour d'elle, elle avait vu un visage à la symétrie parfaitement ciselée, de larges épaules, des hanches minces... en un mot, la fameuse silhouette Ballentine, soulignée par un uniforme à la coupe flatteuse.

Devant le spectacle de cette virilité décomplexée, elle avait été saisie d'un étrange besoin de se recoiffer. Cela avait été mortifiant. Lucie ne refusait pas, à l'occasion, d'admirer la plastique d'un homme bien bâti, mais celui-ci ? Pendant six interminables étés, dans la demeure familiale, le jeune Tristan lui avait infligé ses regards éperdus et ses plaisanteries douteuses. Pire, il s'était insinué dans les bonnes grâces de son frère, de ses cousins et de sa mère, si bien que Lucie ne s'était plus sentie chez elle à la table du dîner. Et si elle en jugeait par les gros titres sulfureux de la presse mondaine chaque fois qu'il rentrait au pays entre deux affectations, son comportement ne s'était guère amélioré avec les années...

Il fit halte devant elle, si près qu'elle dut lever le menton. Par une cruelle ironie du sort, elle-même avait à peine grandi d'un pouce depuis leur première rencontre dans Wycliffe Park.

— Vous ne devriez pas rôder devant notre porte, maugréa-t-elle.

Une lueur s'alluma dans ses yeux ambrés.

— Vous ne devriez pas vous promener toute seule à la nuit tombée, rétorqua-t-il.

Le petit diamant qu'il portait à l'oreille droite émit un éclat de lumière froide, telle une étoile.

— Ne vous en faites pas pour moi, marmonna Lucie, sur ses gardes, avant de se remettre en chemin.

— Je n'en ai pas particulièrement envie, répondit-il en lui emboîtant le pas, mais il est de mon devoir de vous escorter.

Chaque fois qu'il faisait une enjambée, elle devait en faire deux.

— Inutile de jouer les gentlemen.

— Ne dites pas de bêtises. Un authentique gentleman porterait votre sacoche.

De fait, il n'avait pas proposé un instant de prendre la sienne.

Et elle s'était engagée dans la mauvaise direction, comprit-elle soudain, accablée. Trop tard pour faire demi-tour sans donner l'impression de fuir devant lui comme une écervelée.

— Vu votre réputation, une dame est plus en danger en votre compagnie que seule dans les rues à la nuit tombée, marmonna-t-elle.

— Votre foi dans ma notoriété est saisissante.

— Elle semblait pourtant fasciner lady Henley.

— Qui ?

Lucie émit un petit reniflement désabusé.

— Peu importe.

Puis, furieuse qu'il ait mis en danger la bonne image de leur maisonnée par pur caprice, elle ajouta :

— Je présume que quand le seul plaisir est celui de la chasse, le nom de la proie importe peu.

— Aucune idée, répondit-il d'un ton perplexe. Je ne chasse pas.

— Votre aveuglement sur vous-même est sidérant.

— Allons, n'avez-vous pas lu Darwin ? Le mâle pavane, la femelle choisit ; il en a toujours été ainsi. Méfiez-vous des séducteurs invétérés : leur seule crainte, c'est que vous remarquiez leur plumage miteux.

— Contrairement au vôtre, qui est éblouissant, ricana-t-elle.

— Je vous assure qu'il ne l'est pas, répondit-il d'une voix dénuée d'émotion.

Une bouffée d'agacement monta en elle.

— Cela ne semble pas décourager vos admiratrices.

— Incroyable, murmura-t-il. Seriez-vous jalouse ?

Les doigts de Lucie se serrèrent sur la bandoulière de sa sacoche. Pouvait-elle prétendre qu'elle ne s'était pas trompée de direction en sortant de chez elle ? À moins de faire demi-tour, elle serait bientôt au cœur de la vieille cité d'Oxford.

— Je n'en serais pas surpris, poursuivit son compagnon. Cela expliquerait votre manie de saboter mes liaisons...

— Je suis bien consciente que vous adorez écouter vos propres vantardises, l'interrompit-elle, mais pour ma part, elles ne m'intéressent pas.

— ... comme ce jour, avec lady Warwick, poursuivit-il, feignant de ne pas l'avoir entendue.

Malgré elle, un souvenir lui revint. Deux silhouettes enlacées dans un jardin aux ombres propices. Elle fit la grimace.

— Elle rentrait tout juste de son voyage de noces.

— Et elle s'ennuyait déjà à mourir.

— Il fallait en effet qu'elle soit désespérée, railla Lucie. Toutefois, cela ne vous autorisait pas à la peloter sur une table de jardin.

— La peloter ? Comme vous y allez !

Il semblait vaguement froissé. Parfait. Ils avaient déjà descendu la moitié de Park Road, et elle était impatiente qu'il la laisse tranquille.

— Incroyable, railla-t-elle. Le vil séducteur se souvient de ses conquêtes !

— Oh non, la rassura-t-il. Seulement de celles qui m'ont échappé.

Elles ne devaient pas être nombreuses, songea Lucie. Faisant halte, elle se tourna vers lui.

— Aviez-vous quelque chose en particulier à me demander, lord Ballentine ?

Les yeux du vicomte étincelèrent dans la lueur des réverbères, un peu comme ceux de Boadicée.

— Cela n'a rien de bien particulier, à vrai dire, répondit-il d'une voix si grave qu'on aurait dit un ronronnement.

Sans ciller, elle lui décocha un regard hautain, mais son cœur battait la chamade. Ballentine lui faisait parfois cet effet. Il disait certaines choses sur un certain ton qui laissait supposer qu'il la voyait seule avec lui, plus ou moins dévêtue, offerte à ses avances. Sans doute s'adressait-il ainsi à toutes les femmes dans l'intention de les séduire... à cette différence que, dans son cas, naturellement, il ne le faisait que pour la contrarier.

Il parut sur le point d'ajouter quelque chose, sans doute un commentaire idiot, mais il se ravisa. Et rien n'aurait pu plus surprendre Lucie que ce qu'il déclara alors.

— Je venais déposer ma carte de visite pour vous demander un entretien quand j'ai croisé votre voisine.

Un entretien. Avec elle. Pourquoi donc ?

— Après-demain au nouveau café Blackwell, proposa-t-il comme elle ne répondait pas. À moins que vous ne préféreriez un autre lieu de rendez-vous ?

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle tandis que ses pensées tournaient à toute vitesse.

— Il paraît que vous avez une solide connaissance du monde de l'édition en Grande-Bretagne, et j'ai besoin de vos conseils.

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-elle, inquiète.

— Venez me retrouver et je vous expliquerai tout.

Non seulement il était aussi pénible que provocant, mais elle avait le plus grand mal à déchiffrer son expression dans l'obscurité. Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Même si j'avais envie d'un rendez-vous avec vous, ce qui n'est pas le cas, il doit y avoir des dizaines d'experts capables de vous éclairer.

— Je m'intéresse aux lectrices des classes moyennes et supérieures. Il est donc logique que je m'adresse à une spécialiste de ce lectorat.

Elle le dévisagea avec attention. Avec sa veste de velours d'un pourpre criard et sa somptueuse canne à pommeau d'ambre, l'homme qui se tenait devant elle ressemblait à Tristan Ballentine, mais les paroles qui sortaient de ses lèvres ne lui ressemblaient pas. Jamais elle ne l'avait soupçonné de s'intéresser à un domaine en particulier. Certes, sans doute s'intéressait-il aux *femmes* qui lisaient, ce qui correspondait parfaitement à son caractère. Et cela était vaguement inquiétant.

— Allons, Lucie, reprit-il d'une voix aux intonations cajoleuses.

Le genre de voix qui pénétrait jusqu'au tréfonds de votre être... et vous conduisait aux pires sottises.

— Acceptez ce rendez-vous, dit-il. En souvenir du bon vieux temps.

Tristan recula d'un pas. Dans les yeux de Lucie semblait tourbillonner une véritable tempête, aussi sombre et agitée que des nuées d'orage. Son visage d'elfe était tendu, comme si elle était déchirée entre deux puissantes émotions – la curiosité et le profond mépris dans lequel elle le tenait.

Il y avait eu une époque, pendant ces étés de douloureuse extase à Wycliffe Hall, où il n'avait vécu que pour arracher une réaction, n'importe laquelle, à l'inaccessible lady Lucie Tedbury. Ses crimes avaient été modestes, rien de plus que de plonger ses pâles tresses blondes dans un encrier – l'unique fois où il avait touché ses cheveux – ou de remplacer sa collection de premières éditions des essais de Mary Wollstonecraft par des magazines scabreux.

Ou de se laisser volontairement surprendre alors qu'il embrassait lady Warwick sur une table de jardin.

Il aurait été prêt à tout pour la faire réagir.

Et s'il n'était plus le gamin efflanqué d'autrefois, avide de la moindre miette d'attention, elle avait conservé son pouvoir sur lui. La nostalgie, sans doute. Elle était suprêmement agacée mais elle était là, en chair et en os. Les notes familières de son savon aux notes citronnées lui chatouillaient les narines malgré la fumée de sa cigarette, allumant en lui un délicieux incendie.

— Ce n'est peut-être pas très sage d'invoquer le bon vieux temps pour me demander une faveur, dit-elle d'une voix cassante qui le ramena à la réalité.

Il haussa les épaules, fataliste.

— Alors je crains de devoir faire appel à votre esprit charitable, répondit-il.

Dans la lueur diffuse de la lune, les cheveux de sa compagne étincelaient comme une pièce d'argent bien poli. Il n'avait jamais oublié leur contact entre ses doigts pendant ces instants volés, des années auparavant, cette chevelure lisse et douce comme la plus fine des soies... *Et le meilleur de l'ombre et de la lumière, Se retrouve dans ses traits et dans ses yeux...*

Il se figea. Malgré la brise d'été, il frissonna. Ces vers l'avaient assailli par surprise. Certes, ce n'était que deux vers de Byron, mais voilà des années que Tristan n'avait pas entendu de poésie. Intéressant...

Il secoua la tête.

Les choses promettaient effectivement de devenir intéressantes, mais pour de tout autres raisons. Il avait le pressentiment que les véritables motifs de Lucie de s'intéresser à l'édition n'avaient pas grand-chose à voir avec une soudaine passion pour la presse, et son instinct le trompait rarement. Et si

ses soupçons étaient confirmés, il serait contraint d'entraver ses projets.

— Je vous attendrai après-demain au Blackwell à 10 h 30, reprit-il. Je me suis laissé dire que leur café était tout à fait acceptable et je me ferai un plaisir de vous en offrir un.

Elle ne répondit pas.

Il jeta son mégot au loin.

— Au fait, ajouta-t-il, je crois que la bibliothèque est du côté opposé, très chère.

Le lendemain, Ashdown Castle

Sombre, froid, silencieux... le cabinet de travail de lord Rochester était une véritable tombe. Cette impression provenait en partie du lourd mobilier d'ébène et des rideaux épais, mais surtout du gardien du sépulcre lui-même. Autour de son père, songea Tristan, la lumière faiblissait et le silence tombait.

Quand il entra dans la pièce, le maître des lieux était installé derrière son bureau, sa silhouette se découpant contre sa possession la plus précieuse à ses yeux, une immense tapisserie représentant l'arbre généalogique des Ballentine depuis 1066, personnellement offerte par Henry VIII à la maison des Rochester. La tradition. Le nom de famille. Les faveurs royales. Les valeurs cardinales de Rochester étaient résumées dans cette pièce de soie piquée de moisissures. S'il avait dû choisir entre sauver des flammes un nourrisson ou sa précieuse tapisserie, nul doute que le comte aurait laissé l'enfant périr.

Lorsqu'il trônait ainsi derrière son bureau, les branches de l'arbre familial semblaient jaillir de sa tête tels des bois de cerf ornés de feuillages. La première fois que Tristan avait remarqué ce détail,

il avait huit ans. Et, naturellement, il avait éclaté de rire. Un instant plus tard, du sang ruisselait de sa lèvre fendue, et Rochester se rasseyait à sa place. La main paternelle frappait aussi vite et aussi fort qu'un serpent qui attaque.

— Votre mère est souffrante, l'informa son père.

Il semblait plus contrarié qu'inquiet.

— J'en suis désolé, répondit Tristan d'un ton égal.

— Si vous l'étiez, vous lui auriez déjà rendu visite. Vous n'avez pas mis les pieds ici depuis votre retour.

Tristan hocha la tête. C'était son père, bien entendu, qui avait eu l'idée de l'enrôler dans l'armée de Sa Majesté et de l'expédier au bout du monde dans les montagnes de l'Hindou Kouch. Sans doute aurait-il été ravi que son cadet y reste si son aîné, l'infaillible Marcus, ne s'était pas brisé la nuque.

— Je passerai la voir après ceci.

Quoi que soit *ceci*. Rochester ne lui avait pas encore révélé l'objet de sa convocation.

Son père joignit les extrémités de ses doigts longs et pâles, comme il le faisait souvent quand il abordait un sujet important, et riva sur lui un regard vert glacial.

— Il est temps de songer au mariage.

Le mariage ?

Le mot tourna dans l'esprit de Tristan comme s'il s'était agi d'une phrase en pachtoune ou en dari dont la signification lui échappait.

— Le mariage, répéta-t-il d'une voix étrangement distante.

— Vous m'avez bien entendu. Le temps est venu pour vous de prendre épouse.

Tristan ouvrit des yeux ronds.

— Maintenant ?

— Ne soyez pas ridicule. Je vous accorde trois mois. Vous avez trois mois pour annoncer vos fiançailles avec une jeune femme convenable.

Une bouffée de rage froide monta en lui. Il n'était absolument pas en position de se fiancer ! Certes, depuis quelque temps, le mariage planait à l'horizon, mais il semblait toujours s'éloigner à mesure que Tristan avançait dans la vie. Et s'il adorait les femmes, leur douceur, leur parfum, leur esprit, une épouse était une tout autre affaire. Il y aurait des demandes, des obligations. Il y aurait des enfants à sa propre image. Il y aurait des attentes. Un frisson d'alarme le parcourut.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-il d'un ton menaçant qui aurait effrayé n'importe quel autre homme que son père.

Rochester fronça les sourcils.

— Je vois que la vie militaire ne vous a pas guéri de votre déplorable manque de sérieux. Je vais donc vous rappeler la situation. Vous avez vingt-huit ans. Vous êtes à présent l'héritier du titre et, puisque votre frère laisse une veuve sans enfants, vous êtes le dernier des Ballentine en ligne directe pour la succession. Vous avez un devoir, et un seul : assurer la relève. Si vous échouez, quatre siècles de règne des Ballentine sur le titre de Rochester s'achèveront et les Winterbourne s'installeront dans notre maison. Voilà plus d'un an que vous fuyez vos responsabilités.

— J'étais aux Indes, en train de me remettre de blessures par balle qui auraient pu m'être fatales.

— Vous êtes rentré depuis six mois, rétorqua Rochester. Et avez-vous courtoisé des demoiselles respectables ? Que nenni ! Vous avez occupé la une des journaux en faisant cocus des pairs du royaume et en vous livrant à... à des activités que la morale réprouve.

— Ah oui ? demanda Tristan, sincèrement surpris.

Rochester pinça les lèvres. L'espace d'un instant, il ressembla à une version plus jeune de lui-même, à l'époque où il prenait ostensiblement son temps pour choisir entre le fouet et la badine afin d'infliger une punition à son rebelle de cadet. Parce que Tristan était trop nerveux. Parce qu'il aimait la poésie et les belles choses. Parce qu'il s'attachait « comme une fille » à ses animaux préférés.

— La vérité, poursuivit Tristan, c'est que je n'ai pas l'habitude de lire la presse à scandale. Sachez que je suis dans une bienheureuse ignorance de toute rumeur concernant ma personne.

Le comte se pencha légèrement sur son siège.

— On vous a vu dans un... certain établissement.

— C'est bien possible.

— En compagnie du plus jeune fils du marquis de Doncaster.

Cela arracha à Tristan un rire surpris.

— Lord Arthur ?

Il avait dit cela d'un ton désinvolte qui fit pâlir Rochester. Intéressant.

Ne vous inquiétez pas pour lord Arthur Seymour, père. Je l'ai laissé regarder pendant que je troussais une certaine personne, mais il n'a pas participé activement à l'affaire. Les mots lui brûlaient la langue.

Au lieu de cela, il répliqua :

— Faites confiance aux journaux britanniques pour forger un événement à partir de rien. Je doute qu'ils aient osé se montrer plus explicites sur cette histoire.

Un muscle tressaillit dans la mâchoire paternelle.

— Ils en ont assez dit pour que Doncaster envisage de traîner la *Pall Mall Gazette* devant les tribunaux pour diffamation.

— Grotesque. Toute la Grande-Bretagne connaît alors les préférences du tendre Arthur.

— Ainsi que les vôtres, probablement, gronda Rochester. Ce qui ne rend que plus urgents vos projets matrimoniaux. Une alliance avec une jeune femme à la réputation impeccable restaurerait la vôtre, mais il est à craindre que les pères de telles demoiselles ne soient pas très enclins à confier leurs filles à quelqu'un comme vous. À moins que je n'y laisse une petite fortune.

Tristan serra les dents.

— Gardez votre argent. Je n'ai nul besoin d'une épouse.

Il n'existait qu'une femme avec qui il aurait pu envisager plus qu'une brève liaison, et elle n'était pas sur le marché du mariage.

Toutefois, cela était bien égal à Rochester.

— Étant donné les circonstances, insista son père, nous ne pouvons pas perdre de temps.

Tristan haussa les épaules.

— En ce qui me concerne, le cousin Winterbourne est le bienvenu s'il a envie de prendre la relève.

Avec une désinvolture soigneusement calculée pour contrarier son père, il ponctua ses paroles d'un geste vague, assez large pour inclure Wycliffe Hall et toute la maison de Rochester.

Aussitôt, le comte fronça les sourcils.

— Ce n'est pas un jeu, Tristan.

— Monsieur, avez-vous envisagé la possibilité que je ne trouve aucune jeune femme respectable prête à m'épouser dans les trois mois, avec la réputation sulfureuse qui m'entoure ?

Puis une idée lui vint.

— À moins que vous n'ayez déjà trouvé la fiancée idéale ? ajouta-t-il, sur ses gardes.

— En effet, mais devant le scandale potentiel, son tuteur refuse pour l'instant de signer le contrat de mariage. Vu votre réputation actuelle, vous ne pouvez pas humilier la demoiselle et sa famille en lui demandant sa main.

— Exact. Au fait, qui est l'heureuse élue ?

Rochester secoua la tête.

— Pour que vous soyez tenté de commettre je ne sais quelle sottise et de tout gâcher avant que le marché soit conclu ? Pas question. Pour l'instant, votre mission est simplement d'établir de bonnes relations avec les mères de filles à marier de la bonne société. Et de vous vêtir et de vous comporter comme un homme de votre rang. En commençant par vous débarrasser de cette... fantaisie.

D'un geste hautain, il désigna l'oreille droite de Tristan, ou plus exactement le petit clou à tête de diamant qui l'ornait. Tristan adorait ce bijou. Il décocha un regard froid à son père, se leva et déclara en le toisant avec mépris :

— J'ai survécu au siège de Sherpur et j'ai marché jusqu'à Kandahar en portant sur mon dos un camarade à moitié mort. J'ai vu plus de morts, de sang et de boue que je ne puis m'en souvenir. Je n'ai que faire de sujets aussi futiles que les débutantes en robes blanches et les torchons à scandale.

Il avait presque atteint la porte quand le comte rétorqua :

— Si vous souhaitez que votre mère reste à Ashdown, je vous suggère de vous montrer plus raisonnable.

Tristan se figea, assailli par toutes sortes de sensations contradictoires. Une sueur glacée et une bouffée de chaleur. L'accélération de son pouls. Le rugissement de son sang à ses oreilles. Une part

de son esprit allait à toute vitesse, une autre était pétrifiée.

Avec une lenteur délibérée, il pivota sur ses talons. Son corps était déjà prêt pour le combat. Presque trop prêt. Si une telle réaction était utile en territoire ennemi, elle n'avait pas sa place dans le bureau d'un aristocrate. Dans les propriétés terriennes d'Angleterre, « tuer ou être tué » n'était qu'une figure de style.

— Quel est le rapport avec mère ? demanda-t-il avec une douceur trompeuse.

Le visage de Rochester n'était plus qu'ombres menaçantes et traits taillés à la serpe.

— Comme je vous l'ai dit, elle est souffrante. On prendrait probablement mieux soin d'elle ailleurs qu'ici.

Sur le pommeau de sa canne, Tristan serra les doigts à s'en faire blanchir les jointures.

— Soyez plus clair.

— Il y a des endroits plus indiqués pour les personnes... fragiles comme elle.

Une nausée souleva l'estomac de Tristan.

— Parleriez-vous de l'asile de Bedlam ?

Le comte pencha la tête de côté tandis qu'un fin sourire étirait ses lèvres, comme fendues au couteau.

— Bedlam ? Non. Il existe des maisons plus discrètes et mieux adaptées à son cas.

Des instituts privés, où des épouses et des filles en parfaite santé mentale mais gênantes pour leurs familles étaient enfermées, parfois jusqu'à la fin de leurs jours.

Tristan revint vers le bureau. Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux de Rochester. Ce sadique savait qu'il était allé trop loin, mais il n'avait pas hésité. D'où lui venait une telle audace ?

— Elle est en deuil, lui rappela Tristan en vrillant son regard dans celui de son père. Elle a perdu son fils.

— Moi aussi, rétorqua le comte d'un ton rogue.

En d'autres circonstances, Tristan aurait pu éprouver de la compassion.

— Mère n'a rien à faire dans une institution pour aliénés mentaux. Cela la tuerait, et vous le savez.

— Tristan, ma tolérance aux comportements anormaux sous mon toit a ses limites. Choisissez qui devra faire un effort : vous ou elle.

C'était du chantage pur et simple, mais Tristan n'avait d'autre choix que de s'y plier. Il dut faire appel à toute sa volonté pour s'interdire de refermer les mains sur le cou de Rochester et de serrer. Il prit une profonde inspiration pour calmer sa rage, puis une autre, jusqu'à ce que la fièvre meurtrière s'apaise en lui.

Derrière le bureau, Rochester donna un petit coup de menton et reprit, avec des accents presque amicaux :

— J'en appelle à votre sens du devoir, Tristan. Mariez-vous, ayez un héritier et quelques autres rejetons, au cas où. Vous avez trois mois pour vous refaire une virginité. Montrer que vous n'êtes pas totalement inutile.

Inutile. L'insulte préférée de Rochester. Tout ce qui ne servait pas ses intérêts personnels d'une façon ou d'une autre entrait dans cette catégorie. Et, malgré les années qui avaient passé, ce simple adjectif, « inutile », blessait toujours aussi profondément Tristan.

Très bien. Sa visite à sa mère dans l'aile ouest d'Ashdown devrait attendre.

Une fois qu'il fut remonté dans la voiture, et alors que l'attelage prenait de la vitesse dans l'allée

qui quittait Ashdown, Tristan avait commencé à comprendre pourquoi Rochester se servait de la comtesse pour le contraindre à obéir, au lieu de le menacer de lui couper les vivres comme il le faisait d'ordinaire. D'abord, il devait avoir appris que Tristan était sur le point d'atteindre une certaine indépendance financière. Ensuite, Rochester semblait résolu à le voir se marier et soupçonnait, à juste titre, que de nouvelles restrictions monétaires ne pourraient l'y obliger. *Enfer*. Épouser la fiancée que Rochester lui avait choisie ? Avoir des enfants qui, jusqu'à la fin de ses jours, lui rappelleraient son propre père ? Il n'en avait aucune envie. D'où le chantage exercé par le comte. Une vie contre une autre. La sienne contre celle de sa mère.

S'il commençait à céder, Rochester n'avait pas fini d'utiliser la comtesse comme otage pour le manipuler. Par conséquent, Tristan devait lui aussi établir un plan de bataille. Il allait envoyer un courrier à Delhi, à la résidence du général Foster. Peut-être celui-ci accepterait-il d'accueillir deux hôtes anglais pour un séjour de longue durée sans poser de questions. Hélas, tout cela prendrait du temps. Le courrier mettait des semaines à arriver aux Indes et à en revenir. Il pouvait utiliser le câble sous-marin pour envoyer un télégramme à Bombay, mais les câbles de Bombay à Delhi étaient souvent coupés. Un instant, il envisagea de s'embarquer vers l'inconnu en compagnie d'une femme invalide et d'envoyer au diable Foster et les projets bien balisés mais, par le passé, l'impulsivité ne lui avait guère réussi.

Sa seule certitude, c'était qu'il devrait assurer son indépendance financière plus rapidement qu'il ne l'avait prévu. Le visage de Lucie passa devant ses yeux, et une vague de colère monta en lui. Sans le savoir, elle était en train de contrarier les plans qu'il

avait formés pour se bâtir une confortable existence en Angleterre. Et, depuis une quinzaine de minutes, cette fâcheuse interférence était devenue une véritable menace.

Le regard perdu dans le vide, il observait le paysage sans le voir, assailli par les souvenirs de Lucie. En arrivant à la gare, il se demanda si une part de lui, celle qui avait nourri ses longues nuits solitaires en Orient de souvenirs de la jeune femme et de paisibles étés anglais, avait espéré revenir dans le même pays qu'elle.

Dans le compartiment vide régnait un silence presque assourdissant. Tristan sortit de sa poche une flasque de whisky. Il devrait jouer le jeu de Rochester pendant quelques semaines, afin de gagner du temps.

Mais, d'abord, il allait se soûler.

5

À son réveil, Lucie avait un chat sur le visage et les pieds froids comme des glaçons.

— Bon sang, Boadicée ! marmonna-t-elle.

Le chat sauta et atterrit sur le plancher dans un son assourdi.

— Ta place, c'est sur mes pieds et tu le sais très bien ! poursuivit Lucie d'un ton accusateur.

Boadicée s'éloigna dignement en direction de la cuisine. Elle n'avait jamais été une chauffelette pour les pieds. Pour ce genre de service, les dames avaient leurs carlins.

Dans un soupir, Lucie rejeta la couverture et se dirigea pieds nus vers l'angle de la pièce où se trouvaient une cuvette et un pichet en faïence. Elle frotta ses yeux encore lourds de sommeil. Elle avait travaillé tard dans la nuit, et ses paupières sèches étaient brûlantes de fatigue.

Un regard dans le miroir confirma ses soupçons. Elle avait des cernes épouvantables et le teint blafard. Elle ressemblait un peu aux femmes représentées sur les cartes glissées de part et d'autre des bords du cadre de la glace, des Valentines au vinaigre¹ qu'elle

1. Valentines au vinaigre : de *Valentine Vinegar*, littéralement, « cartes de la Saint-Valentin au vinaigre ». En vogue à

avait prélevées dans l'avalanche d'insultes anonymes qui s'abattait sur sa boîte aux lettres chaque année aux alentours du 14 février. Leurs rimes grossières et leurs images vulgaires parvenaient toutes à la même conclusion : elle était une honte pour le beau sexe et finirait seule après une vie misérable.

*Elle a attrapé un pauvre matou et un oiseau,
Mais on la dit incapable d'attirer un julot...
Te voir muselée une bonne fois pour toutes,
Voilà qui réjouirait la foule !*

Sa carte préférée représentait une suffragette au regard enragé transpercée par une fourche. La cri-nière bouclée de la vieille fille volait en tous sens, son nez était rouge et crochu comme un bec. On aurait dit une sorcière. Et tout le monde tremblait secrètement de peur devant le pouvoir des sorcières, n'est-ce pas ?

Dans le miroir, son reflet esquissa un sourire sardonique. Ce matin, elle ne se sentait pas particulièrement puissante. Elle n'avait qu'une envie : se glisser de nouveau sous les draps, même s'ils étaient moites de transpiration.

En bas, Boadicée miaulait à fendre le cœur et donnait des coups de patte dans sa gamelle vide.

Avec un soupir résigné, Lucie enfila son peignoir.

La pâle lumière de l'aube se reflétait sur le carrelage blanc et les meubles de bois poli de la cuisine. Un parfum de thé flottait dans l'air. Mme Heath, gouvernante hors pair, avait déjà allumé le feu, fait griller du pain et ouvert une boîte de saumon de l'Alaska.

l'époque victorienne, elles caricaturaient les femmes progressistes et stigmatisaient en particulier les suffragettes. (N.d.T.)

— Tu peux remercier tante Honoria de m'avoir laissé de l'argent, ou tu devrais te contenter des restes du boucher, dit Lucie en partageant le contenu de la boîte entre son assiette et la gamelle sous le regard attentif de Boadicée. Ou, pire, tu devrais partir à la chasse aux souris tous les jours, comme un chat ordinaire. Qu'as-tu à répondre à cela, dis-moi ?

Boadicée agita sa queue à la pointe toute blanche avec une parfaite indifférence.

— Bestiole ingrate. J'aurais pu te laisser dans ce panier. J'aurais très bien pu te remettre à la rue.

« Tu bluffes, répondit le regard vert du félin. Tu étais aussi perdue que moi et tu avais désespérément besoin de compagnie. »

C'était bien possible. Une dizaine d'années plus tôt, alors qu'elle sortait de chez elle, Lucie avait failli trébucher contre le haut panier en osier déposé sur son perron. Il contenait une petite boule de fourrure noire aux miaulements déchirants, qui avait attaqué féroce­ment le doigt que Lucie avait tendu dans sa direction. Aussitôt, elle avait compris qu'elle allait garder le chaton. Elle venait de s'installer ici après avoir été chassée de Wycliffe Hall et... eh bien, oui, elle se sentait désespérément seule. Et jamais personne n'était venu réclamer sa nouvelle amie à quatre pattes.

Dans le salon de réception, l'horloge sonna 7 h 30. Le thé n'avait pas encore totalement réveillé Lucie, mais elle ne pouvait pas se permettre d'être fatiguée aujourd'hui. Son agenda était chargé de rendez-vous. D'abord au Randolph Hotel avec lady Salisbury, à qui elle devrait avouer un léger retard dans l'acquisition des parts de London Print. Puis un second petit déjeuner était prévu, toujours au Randolph,

avec Annabelle, Hattie et Catriona, à qui elle devrait révéler qu'elles avaient un gros problème.

Et, à 10 h 30, l'Insupportable Ballentine occupait un troisième créneau dans son emploi du temps serré.

Son estomac se noua. Leur rencontre inattendue l'avant-veille au soir expliquait probablement ses insomnies. Toute la nuit, elle s'était retournée dans son lit, incapable de chasser un désagréable pressentiment. « En souvenir du bon vieux temps », avait-il plaidé. Il ne manquait pas d'air ! Leur passé commun n'avait été qu'un long antagonisme, et cette époque était révolue depuis bien longtemps. Elle appartenait à une autre vie, dont il ne restait plus rien sinon, curieusement, et en de rares occasions, Ballentine lui-même. Ils se croisaient parfois par hasard lors d'événements mondains à Londres. Et il y avait les gros titres et les rumeurs qui lui parvenaient toujours d'une façon ou d'une autre. Elle n'avait aucune envie d'aller à ce rendez-vous, mais s'il nourrissait des projets menaçant, même de loin, la cause des femmes et le monde de l'édition, elle devait le savoir.

Sous la table, Boadicée émit un miaulement affamé, comme si elle était privée de nourriture depuis des jours.

— Despote, marmonna Lucie en vidant dans sa gamelle le poisson qui restait dans son assiette.

Lady Salisbury avait pris une chambre au Randolph sous le nom de Mme Miller, ce qui était ridicule. Avec ses manières et son apparence ostensiblement aristocratiques, personne n'aurait pu la confondre avec une roturière, mais elle préférait que son investissement dans la Cause reste incognito, comme elle le formulait elle-même, surtout en ce qui